

Manifeste du théâtre des cuisines 1975

Collectif

Numéro 7, hiver 1978

Manifestes et textes théoriques

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/28655ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Quinze

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Collectif (1978). Manifeste du théâtre des cuisines : 1975. *Jeu*, (7), 69–78.

MANIFESTE DU THÉÂTRE DES CUISINES (1975)

1975

Les comédiennes du Théâtre des cuisines ont toujours pensé leur travail théâtral en fonction des femmes et des conditions qui leur sont faites. C'est là leur engagement premier. Les femmes subissent plusieurs formes d'oppression dans leur quotidien, dans les rapports sociaux, politiques, économiques et affectifs qu'elles établissent et les comédiennes de la troupe ont axé leurs pièces sur ces problèmes spécifiques.

Leur première pièce, Nous aurons les enfants que nous voulons, revendique le droit à la contraception et à l'avortement libres et gratuits. Elle est créée le 8 mars 1974 et publiée en février 1975, précédée du Manifeste du théâtre des cuisines (1975) que nous publions, et suivie du Manifeste du Comité de lutte pour la contraception et l'avortement libres et gratuits. Leur deuxième spectacle, Mōman travaille pas, a trop d'ouvrage, traite du travail ménager. Créé le 8 mars 1975, il a été joué à Montréal et en tournée et le texte a été publié par les éditions du Remue-ménage en 1976, avec, en introduction, celui du premier manifeste quelque peu remanié. Quelques détails sur le quotidien du groupe en ont été supprimés et on y a ajouté un passage explicatif sur le choix du tra-

vail ménager comme thème.

Nous avons d'abord des réticences à faire un spectacle sur un sujet qui ne se rattache pas à une lutte déjà existante. (...) Cependant, nous trouvons très important de parler du travail ménager comme la base de l'exploitation des femmes. (...) Nous voulons parler du travail ménager dans notre société, dire dans quelles conditions il est fait et à qui il profite.

Pour ne pas être uniquement un phénomène artistique, le théâtre doit s'incarner dans une lutte concrète, correspondre à des réclamations précises, être utilisable. Si les comédiennes du Théâtre des cuisines aiment faire du théâtre, improviser et jouer (elles ont reçu, pour la plupart, une formation professionnelle), elles accordent plus d'importance à l'information que peut diffuser le spectacle qu'au spectacle lui-même. C'est pourquoi elles publient leurs textes :

Nous pensons que la publication de *Mōman travaille pas, a trop d'ouvrage* peut efficacement ouvrir un débat sur le travail ménager et sur la question du salaire pour le travail ménager. De plus, nous encourageons toutes celles qui ont envie de la présenter dans leur milieu à le faire.

(tiré du deuxième manifeste)

Tout en défendant les droits spécifiques des femmes, les comédiennes du Théâtre des cuisines reconnaissent les luttes que mènent tous les travailleurs dans une société dont l'organisation politique et économique est de type

capitaliste et leur point de vue féministe n'est pas exclusif, même s'il est sans réplique.

Nous savons que la majorité des hommes sont exploités dans leur travail et dans leur vie quotidienne. Mais nous savons aussi qu'ils ont subi un conditionnement destiné à leur apprendre leur "supériorité" sur les femmes. Tant et

aussi longtemps qu'ils ne refuseront pas ce conditionnement et qu'ils ne cesseront pas d'être dominateurs, notre lutte de libération les dénoncera et les exclura.

Présentement, les femmes du Théâtre des cuisines animent un Centre de santé des femmes dans le quartier du Plateau Mont-Royal.

h.b.

Pour présenter la pièce, *Nous aurons les enfants que nous voulons*, on avait pensé écrire un court texte d'introduction sur le Théâtre des cuisines. Cette idée nous a amenées à nous définir davantage. Nous avons précisé nos objectifs politiques, notre méthode de travail et nos idées sur le théâtre. Nous espérons que notre manifeste pourra servir aux femmes qui ont envie de monter la pièce et de travailler ensemble.

historique du groupe

A la fin de l'automne 1973, une militante du Centre des femmes ayant fait du théâtre professionnel dans le passé, puis du théâtre de combat (pièces créées avec des travailleurs/euses en grève...) contacte plusieurs militantes de différents groupes (en particulier du Centre des femmes et des A.D.D.S.) et leur demande si elles sont intéressées à créer un groupe de théâtre de femmes. Toutes les militantes contactées sont effectivement très intéressées, bien qu'elles aient déjà beaucoup de travail dans leurs groupes respectifs. Nos premières réunions ont lieu en décembre 73. Nous sommes alors six femmes sans enfants, travailleuses ou chômeuses, dont quatre qui n'ont jamais fait de théâtre (amateur ou professionnel). Nous discutons brièvement de nos objectifs. En gros, nous voulons faire du théâtre de combat avec des femmes, traitant de l'exploitation spécifique des femmes. Nous nous adressons à différents publics; mais nous voulons prioritairement rejoindre les femmes les plus exploitées, les plus isolées aussi. Le théâtre est pour nous un instrument d'information et de combat; mais c'est aussi une façon de se détendre, de développer des formes d'expression nouvelles qui nous enrichissent chacune individuellement autant que collectivement. Au début de janvier 74, nous ne savons pas exactement comment fonctionner. Nous travaillons par improvisations durant deux ou trois semaines — au rythme d'une fois par semaine — ce qui a l'avantage de prouver à celles qui n'ont jamais fait de théâtre qu'elles ont quelque chose à dire et qu'elles sont tout à fait capables de le dire. Puis, à la mi-janvier, nous décidons de commencer à préparer un spectacle. C'est un travail concret qui nous permet réellement d'essayer de mettre en pratique nos objectifs. Nous choisissons de faire une première pièce sur le problème de l'avortement.

Pourquoi l'avortement ? Pour des raisons bien simples. Quatre des militantes du groupe travaillent de près ou de loin à la lutte pour l'avortement et la contraception libres et gratuits (que ce soit au Centre des femmes ou au Comité de défense de Morgentaler). Depuis plus de deux ans, nous rencontrons quotidiennement (au Centre des femmes) des femmes aux prises avec ce problème. *Nous connaissons donc*



Nous aurons les enfants que nous voulons.

très bien le sujet, non seulement théoriquement, mais pratiquement. De plus, la lutte pour la libéralisation de l'avortement est plus que jamais actuelle, après l'acquiescement de Morgentaler en novembre 73. C'est une lutte qui nécessite une propagande très large et nous savons que, par le théâtre, nous sommes capables de toucher des gens qu'aucun discours ni aucune conférence ne sauraient convaincre. Le théâtre nous apparaît un instrument privilégié pour traiter d'un sujet si délicat.

Aussi, le Comité de lutte pour l'avortement et la contraception libres et gratuits se met sur pied à l'époque et deux d'entre nous y participent. Nous espérons pouvoir diriger vers ce nouveau comité tous les gens qui, après avoir vu la pièce, sont intéressés à travailler à cette lutte. Il nous semble important, en effet, que les énergies que nous dépensons pour faire un spectacle soient mises au service d'une organisation menant une lutte sur le problème dont nous traitons dans notre spectacle.

Nous décidons alors que cette pièce doit être prête pour le 8 mars, Fête internationale des femmes. Nous nous réunissons alors deux à trois fois par semaine. Avant de la jouer, le 8 mars, nous la présentons devant une trentaine de femmes, dont une grande partie sont membres de groupes populaires. Nous voulons avoir une première critique. La plupart des critiques sont bonnes, ce qui nous encourage évidemment beaucoup. Donc, le 8 mars, devant près de 3 000 personnes, en majorité des femmes, dans la salle paroissiale Saint-Edouard à Montréal, nous présentons enfin notre premier spectacle. La pièce est très bien reçue.

Après le 8 mars, nous ralentissons un peu notre travail au Théâtre des cuisines, à cause de toutes les activités que nous avons aussi ailleurs. D'autre part, après nous avoir vues le 8 mars, quelques femmes nous demandent de venir travailler avec nous, tandis que trois militantes du groupe originel partent, parce qu'elles ont trop d'activités à la fois. L'équipe change donc quelque peu et elle ne cessera de changer jusqu'en octobre 74.

Entre mars et juillet 74, nous jouons relativement peu. Au mois d'août, après un mois de vacances, nous reprenons les réunions une fois par semaine. Nous sommes alors dix dont trois de l'équipe de départ. Nous décidons de commencer à préparer

un deuxième spectacle. En septembre, après de longues discussions, nous choisissons comme thème de notre prochaine pièce : "Le travail ménager". Pendant le mois d'octobre, cinq d'entre nous quittent le groupe, une à une, pour diverses raisons : surcharge d'activités, mésentente politique, départ en vacances, etc.

Fin octobre, nous ne sommes plus que cinq, une seule du groupe originel, deux arrivées en mai et deux en août. La composition du nouveau groupe est différente de celle du tout premier groupe : sur les cinq, une seule n'a jamais fait de théâtre et pour les cinq, c'est le Théâtre des cuisines qui est la principale activité militante. Nous décidons alors de continuer le spectacle sur le travail ménager, mais de recommencer à jouer la pièce sur l'avortement pour nous stimuler et nous faire sentir que nous formons une équipe. Nous décidons d'avoir deux réunions par semaine. Depuis novembre, nous avons surtout joué la pièce dans les Cegeps. A partir de janvier 75, nous voulons jouer le plus possible devant un public de ménagères dans les quartiers, par l'intermédiaire des groupes populaires. Nous préparons la pièce sur le travail ménager pour le 8 mars 75. Pour répondre à cette échéance du 8 mars, quatre femmes nous aident aux décors, costumes, accessoires, masques, musique.

ce qu'on a à dire

Le Théâtre des cuisines est un groupe de femmes.

Le Théâtre des cuisines est un groupe de femmes qui ont envie de parler avec d'autres femmes.

Le Théâtre des cuisines est un groupe de femmes qui ont envie de parler avec d'autres femmes des problèmes spécifiques aux femmes.

C'est clair : les femmes subissent une exploitation particulière et tout à fait identifiable. Notre exploitation, nous la vivons tous les jours, dans notre corps de femmes. Nous la vivons quand nous sommes ménagères. Le travail ménager est le travail le plus déconsidéré, le plus dégradé dans notre société. Nous sommes les seules véritablement intéressées à le qualifier de *travail*. Nous sommes donc les seules à pou-



Nous aurons les enfants que nous voulons.

voir en dénoncer et en supprimer la gratuité et la ridicule super-spécialisation (toute femme naît "spécialiste du travail ménager").

Notre exploitation, nous la vivons quand nous sommes "travailleuses". Le travail à l'extérieur de la maison nous exploite doublement. D'une part, nous continuons d'assumer la charge complète (ou simili-partagée) du travail ménager et, d'autre part, nous subissons une discrimination au niveau du salaire, du choix des emplois, des conditions de travail qui ne nous respectent jamais en tant que femmes : pas de congés de maternité payés, par exemple.

Notre exploitation, nous la vivons quand nous sommes tout simplement "femmes". Le contrôle de nos corps nous est refusé : nous ne pouvons décider nous-mêmes du choix de nos maternités; nous ne pouvons jouir ni de nos maternités ni de nos corps. La société nous a si bien dévalorisées que nous avons honte d'être des femmes. Selon les époques, nous devons être des esclaves, des bijoux fragiles, des reproductrices d'enfants, des "plottes bandantes" : n'importe quoi, sauf nous-mêmes. (D'ailleurs, depuis le temps qu'on se fait charrier par les valeurs mâles, on a de la misère à savoir ce qu'on est.) Nous devons donc refuser de nous soumettre par amour, dévouement, devoir ou parce que le temps de notre révolte n'est pas encore venu !

Notre société est fondamentalement contre les femmes, contre toutes les femmes. Cependant, le problème de situer les femmes quant aux classes sociales reste entier. Nous n'avons pas la prétention d'en faire l'analyse au Théâtre des cuisines. Nous avons néanmoins décidé de parler d'abord avec les femmes qui vivent dans les conditions économiques ou sociales les plus difficiles; donc, qui ont le plus intérêt à ce que la société change (ménagères mariées à de petits salariés, assistées sociales, femmes ayant un travail à l'extérieur : vendeuses, secrétaires, serveuses, infirmières, ouvrières, institutrices, etc.).

Nous dénonçons tous ceux qui nous exploitent, tous ceux qui ont intérêt à ce que nous restions une moitié-du-monde soumise et silencieuse. Il est évident que ceux qui possèdent l'argent ont tout intérêt à ce que nous continuions à faire notre large part de travail "par amour" : comme ça, les travaux ménagers qui devraient être pris en charge par la société, donc payés, restent gratuits, donc augmentent leurs revenus; comme ça, ils peuvent exploiter les hommes qui continuent à assumer, seuls, la responsabilité financière de la famille. Tous les pantins des grands financiers, les membres du gouvernement, les membres de l'Église, tous ceux qui travaillent pour accumuler le plus d'argent possible au détriment des autres n'ont pas intérêt à ce que nous devenions des êtres humains à part entière. Ça supposerait trop de changements. Ça supposerait que leur société aux valeurs monstrueuses (conquête, guerre, pouvoir, argent, autorité, exploitation) serait radicalement remise en question à *tous* les niveaux : économique, politique, culturel, familial, affectif, sexuel.

Nous dénonçons tous les hommes qui continuent de profiter des privilèges incommensurables qu'ils ont, au détriment des femmes, dans notre société. Nous savons que la majorité des hommes sont exploités dans leur travail et dans leur vie quotidienne. Mais nous savons aussi qu'ils ont subi un conditionnement destiné à leur apprendre leur "supériorité" sur les femmes. Tant et aussi longtemps qu'ils ne refuseront pas ce conditionnement et qu'ils ne cesseront pas d'être dominateurs, notre lutte de libération les dénoncera et les exclura. Un homme qui empêche sa femme d'aller travailler à l'extérieur ou de suivre des cours exploite sa femme; un père qui empêche sa fille de continuer ses études pour permettre à son fils de le faire exploite sa fille; un homme qui refuse de partager les tâches ménagères et les

soins aux enfants avec sa femme qui travaille à l'extérieur exploite sa femme; un homme qui laisse seule une femme qu'il a mise enceinte l'exploite; un homme qui refuse de partager la contraception exploite les femmes, etc.
Notre libération ne peut se faire tant qu'il y a des exploités. Par contre, il n'y a pas de vraie révolution tant qu'il y a des femmes exploitées.

pourquoi le théâtre ?

Nous avons choisi de nous exprimer au moyen du théâtre pour deux raisons principales, aussi importantes l'une que l'autre : parce que nous aimons le théâtre et parce que le théâtre est un outil de propagande très efficace (propagande : "tout ce qu'on fait pour répandre activement leur opinion" — dictionnaire Larousse). Nous avons des choses à dire sur ce que nous, les femmes, vivons quotidiennement. Notre opinion sur les causes et les conséquences de notre exploitation, sur nos espoirs de changer la société et sur les moyens qu'on peut utiliser pour le faire, nous voulons donc la "répandre activement". Et nous savons que le théâtre est un bon instrument pour le faire. Avec le théâtre, on informe, on dénonce, oui, mais on fait sourire et rire, on chante, on danse même ! Et, au Théâtre des cuisines, nous aimons cet instrument qu'est le théâtre, parce qu'il nous permet de sourire et de chanter tout en découvrant de nouvelles façons d'exprimer notre colère et notre révolte contre une société qui nous a trop longtemps fait taire.

Le théâtre, c'est toujours fait pour dire quelque chose. Mais dire quoi et à qui ? Nous croyons que le théâtre doit servir de moyen d'expression à celles et à ceux qui, par leur travail, font marcher les usines, les entreprises, donnent des services (qu'ils soient payés ou pas payés, comme pour le travail ménager), ceux-là qui, en fait, font marcher un pays. Le théâtre doit être un moyen de conter leur vie, leurs problèmes, leurs luttes, leurs espoirs. Le théâtre ne doit pas endormir les gens dans des rêves (rencontrer le prince charmant, gagner le million à la loto, etc.) ni leur faire oublier ce qu'ils vivent tous les jours pour qu'ils ne pensent pas à le remettre en question. Au contraire, il faut poser des questions. Ce n'est évidemment pas par le théâtre seul qu'on trouve les réponses; mais s'il pose bien les questions, le théâtre peut contribuer à découvrir certains éléments de réponse.

Pour que notre théâtre réponde à ces exigences, nous observons certains principes



Nous aurons les enfants que nous voulons.

que nous pourrions appeler notre politique théâtrale en question.

Dans nos pièces, nous partons toujours d'un problème concret et actuel. Une fois que le sujet de la pièce est choisi, on interroge son expérience personnelle et on fait des recherches pour connaître ce sujet le mieux possible. Par exemple, avec la pièce sur l'avortement et la contraception, on cherche à savoir quelle est la situation de l'avortement au Québec, comment les femmes vivent cette situation, qui a intérêt à ce que les femmes ne contrôlent pas leur corps et pourquoi, quelles luttes mènent les femmes pour régler ce problème, etc. Cette recherche doit être autant pratique que théorique, c'est-à-dire que la recherche dans les livres et documents doit être faite simultanément à des rencontres avec des femmes qui ont vécu le problème traité dans la pièce. En bref, on ne peut parler convenablement d'un problème que si on le connaît de façon approfondie.

La forme du spectacle ne doit pas l'emporter sur le contenu. Nous faisons un spectacle parce que nous avons des choses bien précises à dire et nous voulons les dire de façon claire pour qu'elles soient comprises sans ambiguïté. Pour ce faire, la forme théâtrale (mise en scène, décors, costumes, jeu des comédiens, etc.) ne doit pas prendre une importance telle qu'on oublie le contenu de la pièce. Les effets du théâtre doivent servir à faire mieux passer le contenu. Ceci ne veut pas dire que la forme n'est pas importante, ce qui serait absurde. Mais nous nous attachons d'abord à définir le contenu de notre spectacle, puis à trouver une forme adéquate et efficace pour présenter ce contenu, sans l'étouffer.

On n'attend pas le public : on va là où il est. La majorité des femmes sont ménagères, qu'elles travaillent à l'extérieur ou non. Elles n'ont généralement ni l'argent ni surtout le temps "d'aller au théâtre". D'ailleurs, les théâtres sont généralement des lieux réservés à l'élite de la société, élite qui va au théâtre pour se distraire. Certaines pièces de théâtre pourtant ont un contenu révolutionnaire; mais le fait de les présenter dans les théâtres leur fait perdre tout leur sens combatif et elles n'ont l'air alors que d'un nouveau genre de théâtre, sans aucun lien avec les luttes que mènent les femmes et les hommes dans leur milieu. Donc, nous ne jouons pas dans les théâtres (il ne faut pas jouer sur les mots : si dans une petite ville, la seule salle disponible pour jouer est le théâtre de la place, nous ne refuserons pas d'y jouer si le public auquel nous voulons nous adresser y vient !). C'est à nous d'aller rencontrer les femmes là où elles sont : dans leurs quartiers, dans certaines assemblées syndicales, dans un lieu de travail en grève, dans les cafétérias de Cegeps et d'universités... Quant au lieu théâtral proprement dit, toute place — salle paroissiale, salle d'école, local de groupe populaire — est assez bonne pour y jouer, du moment qu'on peut s'y faire entendre. A nous de savoir adapter notre spectacle au lieu qui est mis à notre disposition.

On n'a pas besoin d'avoir fait une école de théâtre pour faire du théâtre. Quand on a quelque chose à dire, on trouve les moyens pour le dire. Il faut les développer, ces moyens, il faut répéter, travailler, cela, nous ne le nions pas. Il faut aussi développer les techniques, oui. Mais tout cela ne doit empêcher personne de faire du théâtre. Or, à l'heure actuelle, on nous présente les comédiens comme les quelques privilégiés qui ont appris à en faire. Cela condamne le reste des profanes, soit à ne pas oser faire du théâtre, qu'ils pensent trop inaccessible, soit à singer le théâtre professionnel, qu'ils pensent être le seul vrai théâtre. Ce qui compte avant tout, c'est la motivation.

Nous ne voulons pas être des professionnelles du théâtre, c'est-à-dire que nous ne voulons pas vivre uniquement par le théâtre. Si nous ne faisons que du théâtre, le danger est grand de recréer une petite élite, à notre niveau, coupée de la réalité



Maman travaille pas, a trop d'ouvrage.

(photo : Murièle Villeneuve)

quotidienne. Notre théâtre risquerait lui aussi de s'éloigner de la réalité que vivent la majorité des femmes et donc d'être beaucoup moins efficace. Nous essayons donc de trouver des jobs qui nous laissent assez de temps libre pour répéter et jouer, ce qui est très difficile, il faut l'avouer. D'autre part, nous tentons d'obtenir des subventions qui nous permettent de faire des extras : jouer à l'extérieur de Montréal, peut-être faire une tournée pendant l'été... Pour le financement régulier du groupe (achats pour les décors, costumes, essence pendant les déplacements...) nous avons comme principe de demander de l'argent à ceux qui en ont (syndicats, services aux étudiants...) afin de jouer gratuitement là où il n'y en a pas (groupes populaires, employés en grève, etc.).

notre méthode de travail

Petit à petit, on a donc développé une méthode de travail qui n'est toutefois ni rigide, ni définitive. On choisit d'abord le thème de la pièce, puis on fait quelques improvisations pour exprimer ce qu'on a à dire spontanément sur le sujet. Cette première étape ne dure jamais très longtemps, car elle mène assez vite à un cul-de-sac : de très bonnes descriptions à la Tremblay, mais qui n'aboutissent jamais à des possibilités d'organisation et de lutte. On note quand même au passage les situations improvisées intéressantes, puis on fait une table ronde pour préciser ce qu'on veut dire. C'est l'étape la plus longue. Pendant cette période, on fait des lectures et on rencontre des gens pour cerner le problème, connaître son évolution, sa place et sa raison d'être dans notre société et faire ressortir les intérêts qui sont en jeu. Quand on comprend plus clairement ce qu'on dénonce et ce qu'on propose, on commence à travailler sur le scénario. On trace une ligne directrice, puis on choisit les situations vécues les plus aptes à démontrer efficacement notre analyse du problème. Le canevas étant suffisamment élaboré, on se partage le travail des dialogues et de la mise en scène. Chacune a une partie du texte à écrire. Puis, on met ça en commun et, après quelques changements, on a le texte de la pièce. Ensuite commence la période des répétitions et de la confection des décors, costumes, accessoires. Finalement, on présente la pièce. Chaque représentation est suivie d'une discussion. La discussion nous permet de compléter l'information donnée dans la pièce, de connaître davantage le milieu rejoint et de savoir comment les gens se sentent concernés par ce qu'on dénonce. Selon les critiques reçues et tenant compte des derniers développements du problème soulevé, on modifie au fur et à mesure certaines parties du spectacle pour le rendre plus efficace.

nos relations dans le groupe

C'est bien beau de vouloir changer la société, mais il faut penser à se changer aussi soi-même ! C'est-à-dire, autant nous jugeons important de lutter pour changer notre société, autant il est important de commencer à nous changer nous-mêmes, à changer les rapports entre nous, qui nous rendent la vie quotidienne parfois si difficile. Nous essayons de nous critiquer chacune, le plus simplement chacune, donc d'apprendre à faire des critiques, à en recevoir et à se critiquer soi-même. Ceci nous évite de "garder quelque chose sur le coeur" et d'accumuler des rancunes qui pourraient devenir des conflits graves à long terme. Nous essayons de régler les conflits par la discussion, le débat où chacune peut s'exprimer.

Nous n'avons pas de chef et ça marche très bien. Evidemment, certaines ont plus de connaissances et d'habileté que d'autres concernant tel et tel point. Il ne s'agit pas de nier les capacités de chacune. Mais nous n'acceptons pas de nous faire imposer une idée ou une action par l'une ou l'autre. Nous tentons ainsi d'éviter des

rapports de compétition entre nous.

On aime ce qu'on fait et on veut continuer à avoir du plaisir à le faire. Pour cela, nous tâchons de permettre à chacune de développer au maximum ses capacités, même si ça doit prendre plus de temps à finir un spectacle. Nous sommes pour l'efficacité, bien sûr, mais pas au détriment des aspirations de chacune. De toute façon, l'efficacité à tout prix n'est plus efficace à long terme, car une personne qui se sent frustrée dans son travail se décourage vite et risque d'abandonner à plus ou moins brève échéance.

Nous le savons, changer tout cela est difficile à faire au jour le jour, d'autant plus difficile que les résultats escomptés par notre travail ne sont pas toujours là. Mais travailler dans un état de confiance mutuelle, sans compétition, ne peut, à notre avis, n'avoir que de bons effets sur notre travail : on pense toujours mieux à cinq que toute seule. Il est sûr aussi que le fait de n'être que cinq facilite de tels rapports. Mais si on apprend vraiment à s'entendre et à travailler à cinq, pourquoi pas à quinze, à cent, à mille ? Il faut bien commencer un jour quelque part !

où on veut jouer

Notre premier objectif était de jouer pour les groupes populaires, dans les quartiers, les usines, les Cegeps. Mais, comme on n'a pas systématiquement organisé de rencontres avec les groupes, on a joué jusqu'à maintenant au hasard des demandes; c'est donc dire, surtout dans les Cegeps (Lionel-Groulx, Vieux-Montréal, Maison-neuve). En mai-juin 74, on a présenté le spectacle à l'hôpital Notre-Dame, à chaque quart de travail, devant les employés de soutien en grève. A la mi-juin, on a joué à Donnacona, petite ville de la région de Québec, à la demande d'un comité de femmes de la région.

Notre objectif n'a donc pas été atteint, faute d'organisation. Désormais, notre tâche prioritaire est de contacter les groupes, de leur parler de nos spectacles et de voir avec eux les formes d'échange possibles. De plus, quelques personnes nous ont demandé le texte de la pièce sur l'avortement pour la monter dans leur région. C'est, entre autres, ce qui nous a motivées à le publier. La pièce, *Nous aurons les enfants que nous voulons*, est un excellent outil de travail. Elle peut efficacement ouvrir un débat sur l'avortement et la contraception. Nous encourageons toutes celles qui ont envie de la présenter dans leur milieu à le faire. Et que tout le monde se sente bien libre de modifier le texte : nous n'offrons que le canevas de base.
